

reconnaissance de la fonction « afin que Sa Majesté puisse reconnaître les aides-de-camp d'un général de division ou de brigade, celui d'un maréchal commandant un corps d'armée, celui du major général et celui des princes ». Malgré ce rappel à l'ordre formel, Berthier est obligé de faire la chasse à la non uniformisation des tenues suivant ses vœux : ainsi, lors de la campagne de 1809 il va tancer un aide-de-camp de Ney qui porte un pantalon rouge.

Toutefois, ces beaux uniformes, tout chamarrés soient-ils, ne résistent pas à la réalité du terrain, du climat et de la vie en campagne. Au bout de quelques semaines, « nous sommes faits comme des diables et tous nos habits sont usés et sales à faire horreur »⁵.

Un corps en sous effectif

Dès octobre 1806, les états-majors se retrouvent étoffés. Toutefois, le corps des aides-de-camp est de qualité inégale. En effet, forcés de compléter rapidement, s'il se trouve des officiers de valeurs, souvent tirés des régiments, se trouvent aussi des hommes fatigués par les contraintes de la guerre, voir même vieux, venant des dépôts. Aussi l'usage s'établit de prendre, sans titre officiel, des officiers dans les bataillons ou escadrons de guerre bien que, dès le mois de septembre 1806, le major-général est prévenu que Napoléon n'admet pas cette mesure. Suspendu pour un moment, cet usage se rétablit dès que le besoin d'officiers pour la transmission des ordres se fait sentir.

Avec le décret du 10 mars 1807, la doctrine de recrutement des aides-de-camp change dès lors que les officiers venant des régiments ne peuvent être employés comme aide-de-camp sans être remplacés. Comment est-il possible aux régiments de laisser partir des officiers expérimentés ? Ainsi, comme le 88^e de ligne en 1809, alors que les régiments ne reçoivent pas assez d'officiers pour combler leurs pertes, comment penser sortir des régiments des officiers expérimentés pour garnir les états-majors. De fait, le nombre d'aides-de-camp reste insuffisant pour assurer le service auprès des généraux. Cependant, il est indispensable de remplacer les aides-de-camp fatigués ou blessés. Durant la trêve qui suit la campagne de 1807, on pense à utiliser les aides de camp des généraux blessés autorisés à rentrer en France. C'est ce que prescrit Berthier le 7 avril, en leur demandant de se rendre à l'état-major général pour y être employés jusqu'au retour de leur général. Cette mesure ne semble pas au goût des aides-de-camp, ce qui force Berthier à les menacer, s'ils rentrent en France avec leur général, d'être considérés comme ayant abandonné leur poste, donc des déserteurs.

A ce sous-effectif latent des aides-de-camp s'ajoute, à partir de 1809, un recrutement qui vise à s'attacher des noms prestigieux, voir à promouvoir son entourage proche et sa famille, plus que des hommes efficaces : Marbot en fait la cruelle expérience à Wagram avec Masséna et son fils.

Le choix d'une carrière gratifiante

Si une partie des aides-de-camp est choisi par les généraux, une autre partie, à l'image de Flahaut, vient de militaires qui demandent à servir comme aides-de-camp. Ils pensent que l'« ambition est le vecteur primordial... qui fait de l'accession à ce poste un but en soi »⁶. Pour certains fils

de militaires, c'est un moyen de se montrer digne d'un héritage paternel ou familial et pour certains fils d'émigrés de s'intégrer à la société impériale et renouer avec un passé familial aristocratique. Mais le simple désir de devenir aide-de-camp n'est pas le moyen. Pour se faire, comme Flahaut, il faut construire sa carrière et adopter un « état d'esprit approprié, au gré de ses nominations dans les états-majors de Murat et de Berthier »⁷.

La place est d'autant plus gratifiante que les annonces, fausses, de réductions des effectifs tombent comme des coups de tonnerre, notamment dans les familles : « *Qui diable peut t'avoir mis dans la tête que mon général ne conservait pas ses aides de camps. Est ce qu'il peut s'en passer* »⁸. Fausses, car les aides-de-camp savent parfaitement que le corps est toujours en sous effectif : « *Au contraire il se trouve dans le cas d'en prendre deux de plus* »⁹.

A ce projet de carrière s'ajoutent, les manières mais aussi les moyens. En effet, les aides-de-camp, comme tous les officiers mais plus que beaucoup de deux des régiments, il faut avoir la capacité financière de subvenir aux dépenses de sa fonction : payer les uniformes, les armes, l'équipement et les équipages. Ces dépenses se trouvent plus nombreuses lorsque les aides-de-camp ne sont pas en campagne et jouissent d'une sérénité reposante : « *je suis ici, chère amie, comme un gros fermier, c'est à dire parfaitement bien, je n'ai rien à désirer, mais je fais beaucoup plus de dépenses qu'à Raguse* »¹⁰ écrit Gentil, aide de camp du général commandant à Venise le 27 février 1808.

Toutefois, ce choix de carrière, ou cette opportunité, ne se fait pas sans conséquence. En effet, a les conditions de travail dures s'ajoutent des conditions de vie tout aussi rudes : « Nous couchons à présent sur la paille et nous avons difficilement des vivres, il faut espérer que cette pénurie ne continuera pas, ce serait fort malheureux » écrit Charles de Biarnois de Baine à sa femme le 10 octobre 1805. Ainsi, comme les officiers des troupes, en campagne les aides-de-camp vivent les mêmes pénuries ; ils sont victimes des vicissitudes du temps qu'ils reconnaissent comme « *notre plus grand désagrément...un tems affreux, une neige et une pluie continuelle, des chemins épouvantables et très froid. Nous ne pouvons sécher, aussi sommes-nous tous très enrhumés* »¹¹. Ils subissent aussi presque les mêmes privations frumentaires

préparée sous la direction de J.-O. Boudon (Paris 4) et C. Nougaret (ENC).

7 MUNSCH (Philippe) : « Mise en perspective de la carrière d'un aide de camp sous le Consulat et le Premier Empire. Le cas de Charles de Flahaut de La Billarderie (1785-1815) ». thèse de l'ENC préparée sous la direction de J.-O. Boudon (Paris 4) et C. Nougaret (ENC).

8 Gentil, aide de camp du général commandant à Venise le 27 février 1808 cité in CROYET (Jérôme) : « Paroles de grognards, lettres inédites de la Grande Armée ». Editions Gaussien, Marseille, 2016.

9 Gentil, aide de camp du général commandant à Venise le 27 février 1808 cité in CROYET (Jérôme) : « Paroles de grognards, lettres inédites de la Grande Armée ». Editions Gaussien, Marseille, 2016.

10 Cité in CROYET (Jérôme) : « Paroles de grognards, lettres inédites de la Grande Armée ». Editions Gaussien, Marseille, 2016.

11 Lettre de Charles de Biarnois de Baine à sa femme, sur la rivière Brenz, près d'Ulm, 13 octobre 1805. Coll. Part.

5 Lettre de Charles de Biarnois de Baine à sa femme, Spitz, près de Dürnstein, 14 novembre 1805. Coll. Part.

6 MUNSCH (Philippe) : « Mise en perspective de la carrière d'un aide de camp sous le Consulat et le Premier Empire. Le cas de Charles de Flahaut de La Billarderie (1785-1815) ». thèse de l'ENC

que la troupe, ou du moins s'en plaignent : « j'espère rapporter avec moi mon ancien goût pour la friandise avec d'autant plus de raison que nous faisons fort mauvaise chère depuis que nous sommes en campagne nous avons déjà été réduit à ne manger pour toute nourriture que des pommes de terre cuites à l'eau, sans pain, et de l'eau de marais pour breuvage, aussi nous sommes maigres comme des coucous »¹².

Le prix du sang

A des conditions d'exercice de la fonction difficiles s'ajoutent les dangers de la guerre, d'autant plus présents que les aides-de-camp sont des cibles privilégiées qu'un uniforme spécifique rend plus facilement reconnaissable. Les missions qui incombent aux aides-de-camp les conduisent au cœur du fracas des combats : « j'ai eut les rennes de ma bride coupés d'un boulet et deux autres qui sont tombés aux pieds de mon cheval mais sans me faire d'autre mal que de me couvrir de terre »¹³. Ainsi, le taux de mortalité semble assez élevé : sur 1 456 aides-de-camp en service en 1809, 14% d'entre eux sont blessés ou tués durant cette année. L'année la plus ravageuse pour les aides-de-camp est 1809, avec 188 blessés et 20 morts, suivie de 1812, avec 179 blessés et 25 morts. Entre 1805 et 1815, 112 aides-de-camp meurent au combat ; 1812 étant l'année la plus mortelle. Pour la même période, 874 aides-de-camp sont blessés. L'année la plus dangereuse est 1809, suivie de 1812 et 1813 puisque 42 % des aides-de-camp blessés au combat le sont durant ces trois années. La bataille de la Moscowa est la plus meurtrière, avec 80 aides-de-camp tués ou blessés suivie de Leipzig, 61 aides-de-camp tués ou blessés, Wagram, 51 et Essling 38 aides-de-camp tués et blessés. La bataille la plus mortelle est le siège de Sagonte où il n'y a que des aides-de-camp de tués et aucun blessés.

LETTRES INEDITES D'UN AIDE DE CAMP <https://www.osenat.com/en/catalog/24644?>

Charles de Biarnois de Baine. Aide-de-camp du général Marie-François Rouyer, oncle de sa femme. Il sert comme capitaine puis chef d'escadron. Engagé en 1792, Charles de Baine sert continûment jusqu'en 1815, ayant atteint le grade d'adjudant commandant en février 1814.

Les plus belles lettres sont expédiées lors des campagnes d'Autriche (1805), de Prusse (1806) et de Pologne (1807), alors que le général Rouyer sert dans la division du général Dupont de L'Étang, successivement sous les ordres des maréchaux Ney, Mortier, Soult puis Bernadotte.

Voici quelques extraits de ces lettres vendues en 2015.

Campagne d'Austerlitz

Albeck près d'Ulm, 18 vendémiaire an XIV [10 octobre 1805] : « ... Nous sommes à trois lieues de Ulm où l'ennemi est en force et que nous comptons attaquer demain matin. C'est hier seulement que nous les avons rencontrés et que nous les avons forcé de nous céder la place, les autres divisions de l'armée se sont aussy battues, et partout jusqu'à présent nous avons eut l'avantage, j'espère que cela continuera, le malheur c'est que depuis trois jours il fait une pluye affreuse et que nous sommes mouillés comme des canards... Nous couchons à présent sur la paille et nous avons difficilement des vivres,

il faut espérer que cette pénurie ne continuera pas, ce serait fort malheureux... »

Sur la rivière Brenz, près d'Ulm, 21 vendémiaire an XIV [13 octobre 1805] : « C'est avant-hier... que nous avons eut notre p[remi]ère affaire [bataille de Haslach-Jungingen], et pour commencer elle a été vigoureuse, nous n'étions que 5000 hommes. Nous nous sommes battus contre 36000 hommes et nous sommes restés maîtres du champ de bataille, nous avons fait 3000 prisonniers, pris un drapeau et 4 pièces de canon. La bataille a duré depuis midy jusqu'à 6 heures du soir, nous nous en sommes tiré sain et sauf mais nous l'avons échappé belle, car le feu a été très vif, j'ai eut les rennes de ma bride coupés d'un boulet et deux autres qui sont tombés aux pieds de mon cheval mais sans me faire d'autre mal que de me couvrir de terre. Le gal- Rouyer n'a rien eut non plus, d'officiers de ta connaissance nous n'avons perdu que M. Desclos, l'officier de Génie que tu as vu chez ta tante, il a été coupé en deux par un boulet... Nous nous reposons aujourd'hui, je présume que nous recommencerons demain. Notre plus grand désagrément est qu'il fait un tems affreux, une nège et une pluye continuelle, des chemins épouvantables et très froid. Nous ne pouvons sécher, aussy sommes-nous tous très enrhumés... »

Landshut, 8 brumaire an XIV [30 octobre 1805] : « ... Nous avons toujours un tems exécrable. Nous ne pouvons sécher. Nous avons totalement détruit l'armée autrichienne, et nous espérons travailler MM. Les Russes sous deux jours... Tu sauras que nos succès ont été si étonnans que par arrêté de l'empereur, le mois de vend[émiair]e compte pr nous pr une campagne. »

Spitz, sur le Danube, près de Dürnstein, 23 brumaire an XIV [14 novembre 1805] : « ... Avant-hier, nous avons enfin rencontré les Russes [à la bataille de Dürnstein], nous nous sommes donnés une peignée vigoureuse avec eux. Ils sont très braves, mais malgré cela nous sommes restés maître du champ de bataille. Nous allons encore les suivre et je ne vois pas de raisons, si ils font toujours retraite pour que nous n'aillons pas en Russie. Nous nous portons tous bien, j'ai seulement un rhum violent, mais j'espère qu'il passera, la seule crainte que nous ayons, c'est de mourir de faim car le pays est entièrement pillée. Il fait depuis un mois ou un froid excessif ou une pluye affreuse, aussy nous sommes faits comme des diables et tous nos habits sont usés et sales à faire horreur. Tu saura qu'une partie de l'armée française a passé Vienne, ainsy on n'aura jamais vu depuis des siècles une campagne aussy extraordinaire. Nous avons pris ou détruits plus de 150000 hommes en deux mois et nous avons envahis un Empire. J'espère que cette réussite nous fera rejoindre nos femmes beaucoup plus promptement que nous ne l'espérons... »

Vienne, 28 brumaire an XIV [19 novembre 1805] : « Nous voici enfin dans Vienne... Tu vois que notre empereur a tenu parole et que nous y sommes arrivés avant Noël, c'est une campagne qui n'a pas d'exemple, nous avons traité les Russes comme les Autrichiens, cependant ceux-cy se sont beaucoup mieux deffendus et ils nous ont fait du mal dans quelques affaires que nous avons eut avec eux, nous sommes venus prendre garnison ici hier par ordre de l'empereur... , je ne sais si nous y resterons longtems, les Russes sont en pleine retraite., nous avons soixante mille hommes à leur suite et je ne vois plus personne à combattre pour le moment... »

12 Lettre de Charles de Biarnois de Baine à sa femme, Lübeck, 12 novembre 1806. Coll. Part.

13 Lettre de Charles de Biarnois de Baine à sa femme, sur la rivière Brenz, près d'Ulm, 13 octobre 1805. Coll. Part.

Campagne de Prusse

Bernburg, 21 octobre 1806 : « ... Tu apprendras par les papiers publiques les diverses affaires que nous avons eut et où la victoire nous a constamment suivie, notre division en a eut une très brillante le 17 8bre [bataille

de Halle], nous avons enlevé les ponts de Hall et mis en déroute une armée de 25 milles hommes qui les deffendais , nous avons fait à l'ennemy 5000 prisonniers et pris 30 pièces de canon, jusqu'à présent je n'ai rien éprouvé. Le gal Rouyer a eut son cheval blanc tué sous lui, nous croyons que sous deux jours nous aurons une affaire générale. L'ennemy ayant réunis toutes ses forces devant Magdebourq dont nous ne sommes éloignés que de dix lieues... »

Lübeck, 7 novembre 1806 : « ... Nous avons terminé la guerre avec la Prusse en faisant capituler hier l'armée du gal Blucker forte encore de 15000 hommes, notre corps d'armée a encore eut une affaire très chaude avant-hier mais notre division n'a pas été à même de ce battre. Nous nous sommes contentés de faire prisonniers 5 à 600 Suédois qui comptais retourner dans leur pays. On dit que nous alons avoir 4 ou 5 jours de repos, après ce, on nous mène en Pologne au-devant des Russes , ainsy il est certain que nous ferons une campagne d'hiver et dans le Nord, ce qui ne me flatte pas singulièrement... Je suis totalement démonté, nos marches ont été si forte que j'ai

été obligé de laisser un cheval en route et que le seul qui me reste va probablement éprouver le même sort, je n'ai déjà plus ny pantalon, ny bottes et impossible de pouvoir en faire faire, aussy j'ai plutôt l'air d'un mandiant que d'un officier supérieur... »

Lübeck, 12 novembre 1806 : « ... J'espère rapporter avec moi mon ancien goût pour la friandise avec d'autant plus de raison que nous faisons fort mauvaise chère depuis que nous sommes en campagne nous avons déjà été réduit à ne manger pour toute nourriture que des pommes de terre cuitte à l'eau, sans pain, et de l'eau de marais pour breuvage , aussy nous sommes maigres comme des coucous... »

Campagne de Pologne

Graudenz [Grudziaz dans l'actuelle Pologne], 21 avril 1807 : « Enfin... me voilà tiré de la main de MM. Les Prussiens, et rentré près le gal qui m'a reçu avec beaucoup d'amitié [alors qu'il assiégeait Graudenz]...



L'ŒIL DU COLLECTIONNEUR
BRASSARDS D'AIDE DE CAMP
Musée de l'Empéri – Salon-de-Provence